

LE MYSTÈRE DE GLOZEL

Une interview du Professeur Bégouen

Les conférences faites il y a quelques mois à la Faculté des Lettres par notre ami le professeur Bégouen sur les fouilles de Glozel (Allier) ont fait grand bruit dans le monde savant. Les comptes rendus qu'en avait donnés le « Télégramme » ayant été reproduits un peu partout, cela a occasionné une polémique à laquelle le « Mercure de France » consacre de nombreuses pages dans son dernier numéro. Nous avions été tout de suite demander à notre ami ce qu'il en pensait, mais il était absent de Toulouse pour raisons de famille et ce n'est qu'hier que nous avons pu le joindre.

— Je vous remercie, nous a dit tout d'abord M. Bégouen, de mettre une fois de plus la tribune du « Télégramme » à ma disposition. Mais vous me permettez de ne pas m'en servir pour répondre directement à mes contradicteurs. J'adresse, comme il convient, ma riposte au « Mercure de France » qui, dans toute cette affaire se montre d'une correction et d'une loyauté parfaites et qui l'insérera, toute longue qu'elle soit. J'ai tâché d'être aussi bref que possible, mais, que voulez-vous, on ne peut pas répondre en quelques lignes à douze grandes pages pleines de réticences, de sous-entendus, d'insinuations venimeuses, frisant presque la calomnie. Je parle de l'article du docteur Morlet, car mes autres contradicteurs, MM. Loth, Esperandieu et Andollent ne se sont pas abaissés à des attaques personnelles comme le médecin de Vichy. Celui-ci, au contraire, qui semble atteint du délire de la persécution et auquel l'esprit critique fait totalement défaut, fait dévier toute discussion. Le terrain scientifique se déroband sous ses pieds, il porte le débat sur des questions de personnes.

Aussi laissons cela, et parlons plutôt de l'état actuel de la question.

— Voudriez-vous, cher maître, nous la rappeler d'un mot, car quelques-uns de nos lecteurs pourraient avoir perdu de vue cette découverte d'ordre purement scientifique.

— Volontiers. Voici les faits. Le docteur Morlet a trouvé, près de Vichy, un gisement archéologique des plus intéressants, renfermant des vases de forme étrange, des objets bizarres et surtout des plaques d'argile à peine dégrossies au feu, couvertes de caractères qui parurent tout d'abord illisibles. M. le docteur Morlet prétendit avoir découvert un gisement « préhistorique » très ancien et avoir ainsi la preuve que non seulement la poterie et la verrerie, mais encore « l'écriture » avaient été inventées dès cette époque sur le territoire de la France actuelle, au lieu de venir des Phéniciens comme on l'a enseigné jusqu'à présent. Cette théorie plutôt audacieuse trouva malheureusement des adeptes et non des moindres. Des savants illustres comme MM. Salomon Reinach, Loth, Esperandieu, Deperret etc., se fourvoyèrent à la suite du docteur Morlet. Mais voici qu'un jour l'éminent historien des Gaules

arriva à l'Institut en disant : « Ces inscriptions sur briques sont écrites en mauvais latin cursif, ce sont des formules d'envoûtement du III^e siècle après J. C. » Ce fut un beau tapage. Les préhistoriens qui, jusque là, s'étaient tenus en une prudente réserve, et dont d'ailleurs le docteur Morlet n'avait pas demandé l'avis intervinrent. L'abbé Breuil fit une critique scientifique des plus serrées et pour tous les esprits non prévenus mit fin à la légende du « Glozel préhistorique ». J'avais, comme vous le savez, pris position dès cet hiver, et je ne me suis pas gêné pour dire ce que je pensais. D'où colère du docteur Morlet et de ses amis.

— Mais vous n'avez pas l'air d'en être troublé, et vous gardez le sourire.

— Evidemment, je vois toutes ces choses avec beaucoup de calme et de sérénité. Je ne veux connaître que les faits, les données scientifiques du problème. Je les étudie avec impartialité. M. Morlet prétend relever des contradictions entre une lettre que j'avais adressées à M. Salomon Reinach et parue dans le « Journal des Débats » du 9 septembre 1926 où je faisais allusion aux doutes élevés par certaines personnes — et non des moins qualifiées — sur l'authenticité des trouvailles de Glozel, et mes conférences de Toulouse, où j'admets sans discuter cette authenticité. Mais n'est-ce pas là une preuve de ma parfaite bonne foi ? Comme je l'ai dit et ne cesse de le répéter : « J'étudie Glozel en parfaite objectivité, et je ne demande qu'à être convaincu que je me trompe. Seulement ce ne sont pas les articles comme ceux du « Mercure » ou les brochures du docteur Morlet qui me le prouveront.

Tenez, il vient de paraître un quatrième fascicule du docteur Morlet sur Glozel. Il est plein de choses fort intéressantes. Il pose une série de problèmes des plus curieux et des plus troublants, mais le manque d'esprit scientifique du texte déroute. Le docteur Morlet présente une mentalité que nous rencontrons très fréquemment chez des gens qui, par le hasard d'une trouvaille dans leur champ, s'imaginent avoir fait une découverte exceptionnelle, de nature à bouleverser toute la science.

— Vous pensez donc que Glozel n'a pas d'importance ?

— Ne me faites pas dire cela. Les découvertes de Glozel sont de tout premier ordre, seulement ce n'est pas dans le sens dans lequel leur auteur et ses amis l'ont fait dévier. Camille Jullian, dans le remarquable article qu'il vient de faire paraître dans la « Revue des Etudes Anciennes », débute ainsi : « Je ne crois pas qu'il existe un gisement de sorcellerie aussi complet que celui de Glozel. »

— Ah ! oui ! la « sorcière de Glozel » ! qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense, c'est que c'est là qu'est la clé du mystère. Tout le monde est d'accord là-dessus — c'est le seul point d'ailleurs sur lequel on s'entende, du docteur Morlet à M.

Camille Jullian, Glozel n'est pas un gisement archéologique ordinaire, c'est un dépôt rituel ou magique, un antre de sorciers. On diffère seulement sur la date, le docteur Morlet en fait le cabinet magique d'un descendant direct de mon « sorcier des trois frères ». Camille Jullian le rapproche du réduit de l'Enothée, du Satiricon de Pétrone. Il y aurait beaucoup de choses intéressantes à dire là-dessus. Malheureusement ce n'est pas seulement dans les mots que le latin brave l'honnêteté, mais dans les objets aussi. Il y a dans les textes déchiffrés par C. Jullian comme dans les objets découverts à Glozel, des choses curieuses, mais qu'on ne peut discuter qu'entre savants.

— Encore un mot, cher maître. Vous revenez de voyage, que dit-on de tout cela à l'étranger.

— Vous me posez là une question délicate. J'étais, l'an passé, en Autriche et en Tchecoslovaquie lors des premières discussions à l'Institut. On en fut surpris et les lettres que j'ai reçues depuis lors semblent indiquer que cette impression de malaise subsiste. En Espagne et en Portugal j'ai causé de la question avec les savants les plus éminents, et aucun d'eux n'admettait la thèse du docteur Morlet. J'ai, d'ailleurs, fait des conférences sur Glozel à l'Institut français de Madrid, à Lisbonne et à Porto. Dans ces dernières villes j'ai pu étudier des trouvailles faites jadis à Alvào et que j'étais le premier Français à voir. On voulait les rapprocher de Glozel, j'ai pu constater leurs différences essentielles. Mes conférences sur ce sujet ont paru être appréciées et, excusez mon manque de modestie, je crois qu'elles ont été opportunes. Voici, d'ailleurs, ce que m'a écrit au sujet de mes conférences, mon maître et ami Camille Jullian : « Merci de tout cœur. C'est absolument parfait, d'une exactitude absolue, et je suis particulièrement heureux pour la France, que la vérité scientifique ait été interprétée de cette manière si sûre, si nette, si complète. »

Après une approbation si flatteuse, je puis laisser aboyer. La vérité finira bien par triompher. Les fouilles continuent. Il semble qu'à la suite des reproches justifiés faits à son manque de méthode, le docteur Morlet se décide à agir d'une façon scientifique. Les séries déjà nombreuses s'augmenteront, on les étudiera, on les discutera. Je le répète, il y a encore, même en admettant la thèse de C. Jullian, bien des points troublants. Espérons qu'on finira par les expliquer. Mais pour l'amour de Dieu, que l'on reste sur le seul terrain de la science. Apportons à la discussion tout le calme, « toute la bonne humeur » nécessaires. N'agrissons pas le débat par des questions de personnes qui ne changent rien aux faits scientifiques. Eux seuls, impertent. — J. D.

(Extrait du « Télégramme » de Toulouse
15 juin 1927.)

